

article

# Déluge

*Les grands mythes tels le Déluge nous parlent-ils encore ? Ce sont des récits symboliques, porteurs de significations intemporelles.*

*Le mythe du Déluge que narre la Genèse est riche de deux enseignements : il est impossible de construire l'avenir en pensant que le monde et la vie sont régis par un pouvoir surnaturel.*

*Ensuite, il n'y a pas de nature humaine spécifique qui se distinguerait de l'animalité : l'humanité se définit par une culture et une histoire qui ne sont possibles que dans un contexte social. Par-delà les siècles, les mythes continuent à mettre l'homme en garde contre les idéologies totalitaires et le danger qu'il y a à oublier la nécessaire alliance avec la nature.*

---

**Tony Engel**

*Quand les hommes commencèrent à se multiplier à la surface du sol et que des filles leur naquirent, il advint que les fils d'Elohim s'aperçurent que les filles des hommes étaient belles. Ils prirent donc pour eux des femmes parmi toutes celles qu'ils avaient élues. Alors Iahvé dit : « Mon esprit ne restera pas toujours dans l'homme, car il est encore chair. Ses jours seront de cent-vingt ans. » En ces jours-là, il y avait des géants sur la terre et même après cela : quand les*

*filis d'Elohim venaient vers les filles des hommes et qu'elles enfantaient d'eux, c'étaient des héros qui furent, jadis, des hommes de renom.*

*Iahvé vit que la malice de l'homme sur la terre était grande et que tout l'objet des pensées de son cœur n'était toujours que le mal. Iahvé se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il s'irrita en son cœur. Iahvé dit : « Je supprimerai de la surface du sol les hommes que j'ai créés, depuis les hommes jusqu'aux bestiaux, jusqu'aux reptiles et jusqu'aux oiseaux des cieux, car je me repens de les avoir faits. » Mais Noé trouva grâce aux yeux de Iahvé<sup>1</sup>.*

\*\*\*\*\*

La religion a cru découvrir dans ce récit de la Genèse le souvenir d'un épisode de la protohistoire humaine, dont les effets furent décisifs : Dieu, pris de colère, pour des raisons assez vagues, aurait voulu

<sup>1</sup> Genèse. VI. 1 – 8.

détruire sa propre création, mais se ravise pour lui donner une seconde chance, en confiant la survie des espèces à Noé. Le monde, lavé de ses turpitudes par le Déluge, sera dorénavant peuplé de trois races humaines différentes.

Cette interprétation culpabilisante a permis au mythe de survivre, au point que, malgré d'ahurissantes invraisemblances, elle n'a jamais été remise en question. On imagine même que l'une ou l'autre inondation bien réelle, dont on retrouve les traces dans les sédiments, suffirait à l'expliquer. Alors, on se met à rêver, encouragé par des images naïves, parfois terrifiantes, prestigieuses aussi: Noé, l'écologiste, a sauvé les espèces vivantes, à bord d'une arche sans gouvernail, portée par un océan sans bornes. Pendant que les collines puis les montagnes disparaissent, on se laisse bercer par les vagues, alors qu'on est si bien à l'abri, et on attend de retrouver un monde tout neuf, tout innocent.

On ferait bien de se demander comment tout cela est réalisable. Noé, à lui tout seul, aurait construit cette arche, aussi grande que le brise-glace soviétique *Lénine*, alors que Gilgamesh, son ancêtre mythique, avait toute une équipe à sa disposition. Comment a-t-il fait pour rassembler tous les animaux et les caser à bord? Si le *phtirius inguinalis* ne pose pas problème, et si sauver *luscinia megarhynchos* et *sus scrofa* fera plaisir au monde futur, a-t-il hésité pour *leptinotarsa decemlineata* ou *phylloxera infestans*? Ce ne sont encore que broutilles, si on se représente l'in vraisemblable ménagerie que Iahvé a mise au monde. Comment est-il venu à bout

de toutes ces bêtes, les grosses, les méchantes, celles qui vivent aux antipodes, celles qui se cachent, celles qui courent vite, celles qui savent voler, celles qui ne vivent qu'un été, celles où il faudrait un binoculaire? Et puis, bien vérifier s'il y a mâle et femelle, et si chacun a les parasites spécifiques dont il a besoin. Puis les aliments et les boissons, sans oublier les médicaments.

Une fois les amarres lâchées, viendront les problèmes d'espace et de voisinage, les nuisances de bruits et d'odeurs, pour les bêtes comme pour les gens, alors qu'il n'y a que trois étages. Ces cinq mois de navigation se sont-ils passés sans incidents de cohabitation, pour tant d'animaux, dont il faudra s'occuper quotidiennement? Quel travail pour un équipage familial composé de quatre couples, dont, étrangement, les femmes sont reléguées dans l'anonymat?

Réfléchir à tous ces problèmes techniques ne fait que renforcer une évidence: il s'agit d'un mythe; sa raison d'être est une vérité humaine intemporelle et, pour la dire, il met en place, comme n'importe quelle fable, une anecdote, un récit parfaitement imaginaire qui ne renvoie à aucun fait précis, mais qui est capable d'évoquer un grand nombre de situations où se manifeste cette vérité, qui est la seule raison d'être du mythe, comme d'ailleurs de la fable. Le mythe est une lanterne qui éclaire l'un ou l'autre aspect de la condition humaine; celui qui regarde la lanterne ne verra pas ce qu'elle éclaire; il sera tout au plus ébloui et pourra se prendre pour un illuminé.

\*\*\*\*\*

Puisque le mythe est création poétique, il faut commencer par en retrouver les sources. Faute de redécouvrir les traditions orales, il reste les traces écrites que les anciens ont laissées. L'épopée de Gilgamesh (gravée en cunéiforme au XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère) est la première à évoquer un déluge (qui n'est pas encore, à priori, une punition) et un sauvetage de l'humanité par un homme qui avait été averti. Apollonius de Rhodes (II<sup>e</sup> siècle avant notre ère) raconte le mythe de Deucalion (fils de Prométhée) et de Pyrrha, son épouse, qui survivent, grâce à un bateau, au déluge provoqué par un Zeus en colère contre les humains. Ni Homère, ni Hésiode (qui sont les premiers témoins de la mythologie grecque au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère) ne parlent d'un déluge. Par contre, tous deux évoquent une époque lointaine où il y aurait eu des géants et aussi des hommes, célèbres par leurs exploits, nés de l'union entre un dieu — Zeus, surtout — et une mortelle<sup>2</sup>.

L'originalité de la *Genèse*, c'est d'associer les deux mythes par une relation de cause à effet. C'est donc dans cette relation qu'il faut chercher sa raison d'être et les significations qu'elle entend y exprimer. Le Déluge biblique se situe à une époque où il y aurait eu des géants, puis des héros, nés de l'union entre les fils d'Elohim et les filles des hommes; il serait motivé par le regret de Iahvé d'avoir créé cette humanité devenue mauvaise. Si Noé a trouvé grâce aux yeux de Iahvé, c'est sans aucun doute parce qu'il est l'exact opposé de ces héros célèbres ou de cette humanité pervertie. Le point de départ est clair: une incompatibilité entre deux comportements

humains, entre deux conceptions de la vie, l'une déclarée mauvaise, l'autre bonne.

Il faut donc comprendre cette incompatibilité entre deux images de la condition humaine, dont l'une peut entraîner la destruction de l'humanité, alors que l'autre est capable de la sauver de cette même destruction. On se demandera alors s'il est possible de rattacher ce mythe à un événement historique qui aurait été suffisamment spectaculaire pour obliger nos lointains ancêtres à prendre conscience d'un problème de vie ou de mort, d'en faire le thème d'un mythe, de le mettre en scène au profit des générations futures. Après cela, on pourra se demander dans quelle mesure cette vérité reste encore d'actualité, dans quelle mesure notre époque pourrait en devenir, à son tour, le révélateur.

\*\*\*\*\*

Le mythe d'un héros fondateur est resté vivant dans l'imaginaire des peuples: chaque cité antique, chaque peuple, chaque nation, chaque religion (surtout maintenant), ne manque pas d'évoquer son héros fondateur, d'origine divine ou, du moins, en relation avec un dieu<sup>3</sup>, comme si cette participation au surnaturel était seule capable de donner du prestige ou même de justifier l'existence d'une communauté. Quand la *Genèse* évoque ces héros, on songe à cette tradition culturelle qui n'a pas totalement disparu. On pensera aussi à la survivance d'un âge puéril: « Mon papa, il est le plus fort; ma maman, elle est la plus belle; et moi, quand je serai grand, je serai un héros aux yeux de tous! »

<sup>2</sup> *Odyssee*: XI, 225 -332 évoque longuement la rencontre entre Ulysse et ces mères légendaires.

<sup>3</sup> Les anciens: Erichthonios, Moïse, Enée, etc. La gloire des héros fondateurs modernes est de plus courte durée.

Noé, lui, est présenté comme le futur sauveur de l'humanité, mais pas du tout comme un de ces héros. C'est un homme sans privilège de naissance, juste, parfait, qui connaît bien la vie, d'une habileté extraordinaire: agriculteur, devenu charpentier de marine, puis spécialiste en zoologie, capitaine de cargo encore, avant de se lancer, bien plus tard, dans l'agroalimentaire.

On voit tout de suite l'incompatibilité: la pensée magique du droit divin face au savoir et à la technique. D'une part, la violence, que justifie un droit inné, d'origine surhumaine, qui rendrait maître de la vie, qui offrirait aux héros le monde comme un théâtre où ils feront valoir leur prestige et leurs exploits; d'autre part, la connaissance précise, minutieuse, concrète des innombrables mécanismes qui constituent la vie; pour ceux-là, le monde n'est pas un adversaire à dominer, mais une immense machinerie, dont les lois sont invisibles, mais immuables, des lois qu'il suffit de connaître, de mettre en œuvre pour en devenir aussitôt le maître.

Cette incompatibilité est telle que le Déluge devient inévitable. Un monde vivant, donc changeant, qu'on prétend gouverner selon des principes immuables, ne peut que périr. Les Titans, ces forces de la nature, aux origines prestigieuses, qui ne vivent que par la violence et pour la gloire, sont fondamentalement incapables de prendre conscience du fait que, dans ce prolétariat qu'ils dominent afin d'en tirer leurs moyens d'existence, on découvre que la nature a ses propres lois, qu'on peut les connaître et en tirer pro-

fit. C'est là que prend naissance un savoir fiable, capable de déboucher sur des techniques utiles; c'est là qu'on est en train de découvrir non seulement tout ce qui permet de maîtriser l'avenir, mais aussi tout ce qui le mettrait en danger.

Ce sont deux mondes que séparent des idéologies incompatibles. Le nœud du problème, c'est l'incapacité des héros accrochés à leur origine de comprendre ce qui se passe effectivement: la destruction qui les menace ne vient pas du dehors, mais de l'intérieur: ils sont eux-mêmes, à travers leur comportement, les destructeurs de ce monde dont ils se croient les maîtres. Comme leur idéologie n'est pas accessible à cette prise de conscience, il faut s'attendre à frôler la destruction irréversible et totale pour que le renouveau devienne possible.

Il y a donc une faille dans l'interprétation des théologiens, que révèle une question simple: Dieu a largement les moyens d'organiser, à lui tout seul, une vaste, mais discrète campagne de purification ethnique pour débarrasser le monde de tout ce qui compromet sa survie. Pourquoi mettre en route une destruction qui risquerait de devenir totale et imposer à Noé cet invraisemblable travail qui rendra possible un recommencement tout de même aléatoire?

Voici l'occasion de montrer que le mythe n'est pas un récit, mais une leçon. Le problème, en effet, n'est pas technique, mais idéologique. Il faut être attentif à tous les symboles de la fiction; elle met en évidence un danger bien connu: la tentation du recours à la violence contre la violence.

ce. Il ne s'agit pas de détruire l'humain, mais de mettre fin à cette violence interne qui le détruirait. La violence divine transformerait donc le progrès espéré en une régression totale: on ne sauvera pas le monde de l'illusion magique en mettant en œuvre un pouvoir magique! La liberté, c'est à prendre ou à laisser, jamais à imposer. L'avenir ne sera possible que si les hommes en décident eux-mêmes, mettent en œuvre eux-mêmes leurs propres pouvoirs, par une intrusion volontaire et créatrice dans le cours « normal » des choses. Ce pouvoir leur appartient, issu, selon une autre légende biblique<sup>4</sup>, de la décision de connaître eux-mêmes le bien et le mal; il est donc seul capable de donner ses chances de survie à l'animal le plus fragile de l'univers.

L'Histoire vient donner raison au mythe. Sa signification fondamentale n'est pas le Déluge (le monde ancien se détruira bien de lui-même), mais la capacité, chez ceux qui connaissent vraiment la vie, de prévoir le danger et de mettre en place les possibilités de sauver l'avenir: ils sont les seuls à pouvoir le faire!

Nos ancêtres ont certainement eu, avant nous, l'occasion de voir s'écrouler, dans les tumultes à la fois guerriers et révolutionnaires, dans les catastrophes économiques et dans leur propre sénilité, pas mal de colosses aux pieds d'argile, ces empires fort bruyants qui se croyaient élus par quelque destin pour mener le monde à leur guise. Quand on en est à se prétendre au service d'un idéal ou d'un dieu, c'est qu'on ne vit plus que pour justifier son existence, en héritier. On se

glorifie d'une civilisation brillante, prestigieuse — pas seulement en apparence, c'est vrai —, alors que la volonté créatrice des héros fondateurs n'est plus qu'un souvenir porté par des monuments et des discours relayés par les médias.

\*\*\*\*\*

Ce que la *Genèse* exprime sous la forme grandiose, intemporelle, universelle d'un mythe, l'œuvre d'Homère le dit de façon plus concrète, plus enracinée dans l'histoire d'un peuple particulier. Comme toujours, il faut comprendre le langage des symboles. *L'Iliade* se termine par deux enterrements; elle met en scène la solitude tragique des héros abandonnés par leurs dieux, ceux-là même qui les ont incités à faire la guerre. *L'Odyssée* montre le destin de ces vainqueurs de la guerre de Troie. Beaucoup ont été fort mal accueillis, sinon massacrés, à leur retour dans la patrie. Les rares survivants, sans aucune exception, regrettent amèrement d'avoir déclenché la guerre: la victoire n'a pas été ce qu'on croyait! Tout permet de croire que c'est la guerre de Troie qui fut le prélude de cette invraisemblable catastrophe culturelle, appelée les *siècles obscurs*, qui a plongé le proche Orient dans une décadence totale<sup>5</sup>.

Quatre siècles se sont écoulés entre le moment où Troie fut incendiée et le moment où *L'Odyssée*, dans une civilisation enfin renaissante, évoque le périple d'Ulysse. Là aussi, il faut une lecture symbolique pour comprendre que l'errance du héros est un parcours initiatique à travers la condition humaine. Le héros y découvre ce qu'elle est réellement: un espace de liberté entre

<sup>4</sup> *Genèse*, III. Relayée par le deuxième couplet de *l'Internationale*.

<sup>5</sup> Il s'agit d'une période allant de 1200 à 1000 environ, avant J.-C. Tous les historiens sont d'accord pour regretter que cette catastrophe culturelle les empêche de savoir réellement ce qui a bien pu se passer. Ils en sont donc réduits à des hypothèses, allant d'une éruption volcanique à une invasion de barbares. Selon Eberhard Zangger (*Ein neuer Kampf um Troia*, München, Knauer, 1994), la guerre de Troie elle-même, qui a duré plus d'une génération, et qu'il appelle la « Guerre mondiale numéro zéro » a été la cause même de cette décadence. Une relecture des mythes relatifs à la guerre de Troie à partir de cette hypothèse aboutit à des conclusions intéressantes que ne contredisent pas les découvertes archéologiques à Hissarlik.

deux limites, symétriques, où guette le danger de la déshumanisation : entre Circé, la tentation de l'animalité, et Calypso, la tentation de l'immortalité. Quand il aura vraiment compris ce qu'est la vie, Ulysse ne sera plus le héros primaire, retors et cynique de *l'Iliade*; il pourra revenir dans sa patrie, pour y retrouver sa famille et son pouvoir, mais surtout pour montrer que les choses de la vie, elles aussi, ne seront plus jamais comme avant.

À Ithaque, Ulysse découvre, se pressant autour de sa femme, dépositaire du pouvoir en son absence et restée fidèle, les prétendants; ce sont les représentants de l'aristocratie locale, ces favoris du destin qui passent leur temps à festoyer, à gaspiller des richesses produites par le peuple. C'est auprès de ce peuple que le héros cherchera et trouvera refuge. Il aura la sympathie et l'aide d'Eumée, le porcher, de Philœtios, le bouvier; on apprend aussi que Laërte, le vieux roi, a décidé de vivre la vie des petites gens. C'est en se faisant le plus pauvre parmi les pauvres, et avec l'aide de ces représentants du peuple laborieux qu'il va, non seulement reconquérir son pouvoir, mais massacrer résolument les prétendants parasites. Ce n'est pas du tout un retour à l'ancien régime: Ulysse lui-même sait très bien qu'il a pris la tête d'une révolution qui met fin à l'ordre social ancien, qu'il s'est mis hors la loi au risque d'une guerre civile qu'il a su éviter de justesse.

Il est impossible de savoir vraiment si, et dans quelle mesure, les *siècles obscurs* — qui ont entraîné le pourtour de la Méditerranée orientale, donc aussi l'Égypte

et la Palestine, dans la décadence — ont inspiré aussi bien Homère que le mythe du Déluge. La relation entre l'Histoire et la Légende reste mystérieuse; par contre, puisque la *Genèse* et *l'Odyssee* sont contemporaines et puisqu'on y trouve, sous des symboles différents, des significations semblables, on peut mieux comprendre l'essence même de la mythologie.

Une catastrophe culturelle, bien mieux qu'un bref et invraisemblable tsunami dont aucun dieu connu ne serait responsable, pourrait bien avoir suscité des vocations d'aède aussi bien que de prophète. Ce sont eux, en effet, qui se donneront pour mission de répondre aux questions qui ne manquent pas de tarauder les survivants: comment est-il possible que nos ancêtres, arrivés à un tel niveau de puissance et de gloire, aient abouti, sans s'en rendre compte et alors qu'il en était encore temps, à la destruction de leur propre civilisation? Quelles sont les fautes qu'ils ont commises, que nous devons comprendre, parce que, en aucun cas, nous n'avons envie de recommencer? Ne s'agirait-il pas plutôt d'une erreur, plus grave qu'une faute, parce que résultant d'une méconnaissance, d'une ignorance de quelque loi inhérente à la vie? Il faut alors mettre au point un savoir nouveau, plus fiable, l'exprimer ensuite de façon impérieuse, en un langage poétique, universel, seul capable de dire ce qu'est vraiment la vie et comment il convient d'agir en connaissance de cause.

Cela aboutit tout naturellement au mythe: il ne dit pas ce qui est arrivé une fois, mais ce qui est vrai par delà toutes les ap-

parences. Il a besoin d'un fil conducteur : le symbole détaché du réel et donc capable de renvoyer à un grand nombre de situations concrètes. La petite île d'Ithaque — où on chercherait en vain le moindre vestige d'un palais royal, la moindre trace d'un personnage historique — a pu devenir le lieu mythique où un Ulysse tout aussi mythique met fin à l'ordre social ancien qui avait conduit l'Hellade à la ruine. La *Genèse*, de son côté, qui préfère déjà une intrigue abstraite, impossible à localiser, mais d'autant plus significative, à un parcours romanesque, transforme deux thèmes bien connus en un seul mythe, dont tous les éléments se correspondent en une parfaite harmonie.

\*\*\*\*\*

Est-ce que, sans une catastrophe historique mémorable, irréversible, que le mythe appelle Déluge, l'humanité aurait pu comprendre, puis exprimer, par des symboles tout de même éloquents, l'impossibilité fondamentale de construire l'avenir à partir de la conviction que le monde et la vie sont régis, en dernière instance, par un pouvoir surnaturel et intangible ? On peut donc craindre que si notre civilisation ne comprend pas ce qui a effectivement mené le monde ancien au Déluge, un nouveau Déluge deviendra inévitable.

L'histoire continue à proposer des exemples de révolutions où un régime « de droit divin » (y compris de type athée), déjà en déliquescence, doit céder la place — comment éviter les explosions de colère de ceux qui ont compris contre ceux qui ne comprendront jamais ? — à un ré-

gime « de droit humain ». Ces exemples ne sont pas toujours des réussites à long terme, ce qui oblige l'Histoire à de sempiternelles répétitions.

La psychologie, pourtant, aiderait à comprendre ; elle enseigne en effet que, dans son développement mental, l'enfant doit quitter le stade de la pensée magique, qui croit pouvoir manipuler l'environnement par des pouvoirs innés, afin d'acquérir, par l'observation et le raisonnement, le savoir, puis les techniques qui permettent de le maîtriser de façon efficace et respectueuse de la dignité de tous. Les civilisations elles-mêmes ont (auraient ?) dû dépasser une enfance au cours de laquelle elles s'imaginaient avoir été créées, avoir été gouvernées par quelque puissance surnaturelle. Une autre contradiction surgit alors : il n'est pas sûr que notre monde ait dépassé ce stade infantile, antédiluvien. Le succès des sectes et, surtout, le reflux assez inquiétant vers les intégrismes tant religieux que politiques montrent que, dans notre civilisation, parallèlement à des progrès techniques et scientifiques remarquables, la pensée magique a encore de beaux jours devant elle.

Le danger est là, et il n'est pas théorique. Les mythes ont permis à nos lointains ancêtres de se faire une image compréhensible d'un passé qu'ils ont dû assumer ; ils n'ont donc rien perdu de leurs significations. Mais il n'y a pas que les temps anciens. Les mythes ne sont pas seulement les leçons qu'on a pu tirer d'un passé tragique. Ils sont devenus des avertissements et il est temps de le voir. Des idéologies totalitaires prétendent imposer au

monde la fin de l'Histoire et, se justifiant d'une origine surhumaine plutôt que de l'efficacité pure et simple, organisent une invraisemblable surenchère en vue de la destruction totale de ces alter ego qui ont le tort de penser la même chose avec d'autres mots. Pendant ce temps-là, ceux qui sont convaincus que la vraie vie est ailleurs savent déjà qu'ils paieront les dégâts collatéraux que produiront ces *suffisances matamoresques*. Mais leurs voix angoissées ne rencontrent que mépris.

\*\*\*\*\*

Le mythe du Déluge, c'est aussi la conviction qu'il n'existe aucune nature humaine spécifique, distincte de la nature animale. L'enfant ne naît pas programmé pour un rôle social, ni avec des images de la vie déjà imprimées dans sa mémoire. Il ne bénéficie d'aucun héritage culturel qui se serait accumulé au fil des générations et auquel il pourrait ajouter sa part. Il a tout à apprendre de ce qui est humain, et ce qu'il aura appris disparaîtra avec lui<sup>6</sup>. C'est pourquoi il faut comprendre le mystère de l'Arche.

Que s'est-il passé dans l'Arche, *depuis le dix-septième jour du deuxième mois jusqu'au dix-septième jour du septième mois, puis encore jusqu'au dixième mois, le premier du mois*? À l'intérieur, il y a Noé, sa femme, ses trois fils, les femmes de ses fils: une grande famille. Il y a aussi, non pas une invraisemblable ménagerie, mais toute une vie, tout ce qui va permettre à cette famille de vivre en autarcie. On ne peut pas réduire tout cela à une interminable attente: que la colère des eaux et de Dieu s'apaise et que l'on puisse recommencer

la vie en promettant d'être gentil dorénavant. Ce que le mythe ne dit pas à ce propos doit forcément correspondre à sa signification fondamentale. La négation d'une nature humaine spécifique implique un apprentissage qui n'est possible que dans un contexte social.

L'Arche est avant tout un séjour provisoire, un abri qui protège, un lieu momentanément fermé, destiné à s'ouvrir sur le monde extérieur, comme un fruit mûr s'ouvre pour libérer ses graines. C'est, manifestement, un symbole du milieu familial. On navigue sur les flots du monde; on perçoit plus ou moins vaguement ce monde, mais on est à l'abri, jusqu'à ce que les temps soient venus. Alors, comme un oiseau qui n'a plus besoin ni désir de revenir à son nid, on se sent capable, à son tour, d'agir dans le monde entier.

L'Arche est surtout le lieu où on apprend à vivre, à substituer aux fantasmes magiques de l'enfance la maîtrise réelle du monde, à comprendre que les gestes si évidents de l'artisan ne sont pas le reflet d'un pouvoir magique, mais d'un fastidieux apprentissage. C'est un lieu qui donne conscience de soi: on se découvre à partir de la place qu'on occupe dans les relations affectives, puis confiance en soi, à partir d'essais et d'erreurs auxquels on a encore droit. On ne peut, en effet, entrer dans un monde animé par une dialectique incessante entre passé et avenir que si on a déjà perçu sa propre stabilité. Ce qui avait commencé par le jeu de hasard, mystérieux et implacable, des chromosomes, doit faire place maintenant à la dé-

<sup>6</sup> « Entre la sauvagerie de l'œuf et les raffinements de la civilisation, il n'y aura jamais que l'espace d'une vie », Jean Rostand, *Pensées d'un biologiste*, Paris. Stock. 1954. p. 40.



couverte, puis à la mise en œuvre de ses propres forces, dont on a découvert les possibilités, les dangers et les limites.

L'Arche est aussi un lieu redoutable qui échappe, par sa nature même, aux dieux, aux hommes, à toutes les lois sauf à celles de la nature. La civilisation humaine qui s'y reproduit est celle qui existe vraiment, objectivement: on ne transmet pas ce qu'on dit, mais ce qu'on est, avec tous les risques que cela comporte. C'est pourquoi il faut toujours lire un mythe jusqu'au bout, pour être sûr d'avoir bien compris.

Noé est un génie, mais les génies connaissent aussi leur arrière-saison. Ce bricoleur invétéré sera piégé par sa dernière invention, le vin. Voyant leur père complètement ivre, Sem et Japhet, jeunes gens réfléchis, qui ont compris les exemples paternels, analysent la situation et comprennent: le vieux ne s'est pas bien rendu compte de ce qu'il avait vraiment inventé; incapable de prévoir les effets de l'alcool, il n'est évidemment pas responsable de ce qui lui arrive. Ils vont donc jeter sur son comportement déplaisant, obscène, parce que sa raison a été prise au dépourvu, un manteau de Noé on ne peut plus symbolique. Cham, lui, parce que la légende a besoin d'un exemple négatif, n'a pas réfléchi, n'a donc rien compris. Cela lui vaudra, au lendemain, une solide bordée de colère paternelle, aggravée sans doute par la gueule de bois, sûrement par la déception. Cham est le cancre de la famille, le raté. Il n'a pas été capable de comprendre ce que ses frères ont compris! Sem et Japhet ont montré

qu'ils savent réagir intelligemment devant l'imprévu. Ce qu'ils entreprendront a donc de sérieuses chances de réussir. Cham, lui, sera, au mieux, un simple exécutant, leur domestique<sup>7</sup>.

\*\*\*\*\*

Les théologiens ne peuvent que remercier Noé pour sa dernière invention. Il n'empêche qu'entre deux pensées profondes et décisives, ils auraient dû réfléchir davantage aux significations de ce mythe. Une erreur d'interprétation leur a suffi pour inverser de façon radicale le sens de ce mythe<sup>8</sup>: comme ceux d'avant, ils en sont encore à croire que Dieu est venu vers une fille des hommes et qu'elle a enfanté de lui (par quelle opération du Saint-Esprit?) et que c'était un héros qui fut jadis un homme de renom. Les conséquences culturelles sont catastrophiques, d'autant plus que, par la même occasion, une simple cuite, imaginaire en plus, a permis de donner des fondements idéologiques au racisme.

En psychologie, on appelle cela une régression. Il faut alors se demander pourquoi la psychanalyse, qui ne rate pas une occasion de faire référence à la mythologie, se montre ici tellement discrète. Elle sait très bien que le petit d'homme devient adulte quand il cesse de croire que le monde et la vie sont le reflet d'une image idéale et immuable, quand il est devenu capable de découvrir et de comprendre les véritables relations entre les choses de la vie. Elle pourrait donc dire, selon sa nomenclature, que la pensée magique, antédiluvienne, de la théologie est le signe d'un blocage au stade anal.

<sup>7</sup> Genèse, X, 18 à 27.

<sup>8</sup> Le premier mensonge entraîne les autres: Dieu aurait, à Babel, puni les hommes d'avoir prétendu ne parler qu'un seul langage. Comment la religion de ce même Dieu pourrait-elle alors imposer au monde son langage catholique, c'est-à-dire sa pensée unique, contredisant, du même coup, son propre mythe de la Pentecôte?

Voilà une étrange discrétion et qui ne s'en tient pas à cela! Si les mythes de la *Genèse* ne sont pas des récits unidimensionnels, ils échappent à l'obscurantisme des théologiens médiévaux qui les ont lus « au premier degré »; ils deviennent des récits symboliques, porteurs de significations intemporelles, en l'occurrence psychologiques: l'oralité du geste d'Eve qui porte à la bouche pour connaître; la jalousie mortelle de Caïn, l'ainé, pour Abel, le puiné; l'analité du Déluge; l'érection d'une tour phallique. Pourquoi alors ne pas dire clairement qu'il a fallu le subtil génie de Sigmund Freud pour arriver enfin à élucider ce que la *Genèse* dit depuis des millénaires?

Ce n'est pas aussi simple. Les silences de la psychanalyse sont le signe d'une autre régression, où les contradictions ne manquent pas. La psychanalyse ne veut voir que les caractéristiques d'une prétendue nature humaine là où la *Genèse* met en scène les dangers qui pourraient empêcher l'humain d'accéder à la maturité adulte. Il s'agit pour la mythologie biblique, chaque fois, de faire prendre conscience d'un danger et de ses conséquences, afin de pouvoir le comprendre, de l'éviter ensuite et de prendre la bonne voie en connaissance de cause. C'est donc, en même temps, un pas de plus vers la lucidité et vers l'autonomie, preuve que l'humain ne se définit pas par une nature spécifique, mais par une culture et une histoire, dont chacun est responsable.

\*\*\*\*\*

Le mythe du Déluge est un rappel à l'ordre que l'humanité s'adresse à elle-même,

signe d'une mutation scientifique autant qu'idéologique. Croire que le monde est régi par une volonté surnaturelle qui donne le droit de se rendre maître de la vie au mépris de ses propres lois, voilà une erreur grave, mortelle même. Le long discours qu'Elohim adresse à Noé, au chapitre IX, est très clair. Le monde et la vie, voilà une mécanique drôlement compliquée, mais qui a un sens, et on peut s'y fier, c'est-à-dire conclure une alliance avec elle, travailler en harmonie avec elle. L'arc-en-ciel n'est pas un signal magique, mais le symbole récurrent de cette alliance perpétuelle: la manifestation immatérielle, mais visible, d'une loi de la nature parmi d'autres (en l'occurrence: la diffraction de la lumière solaire). Ces lois sont absolument immuables, implacables, mais aussi d'une fiabilité totale.

Cela signifie la fin de la violence. Elle n'est pas forcément cette gesticulation spectaculaire que met en scène *Illiade*. Plutôt qu'une perversion, elle est une *malice*, due à une immaturité, qui est passagère chez l'enfant, mais catastrophique chez l'adulte, caractéristique alors d'une humanité encore primitive. Elle n'est même pas perçue comme telle par ceux qui la mettent en œuvre, prétendent agir sur la nature au mépris de ses mécanismes immuables et implacables. Elle apparaît sous son vrai visage, absurde, destructrice, lorsqu'elle est vue du dehors par ceux qui aiment la vie et qui voudraient tant qu'elle continue. Ceux-là ont compris qu'il faut faire alliance avec la nature pour que la vie soit belle; maintenant, ils contemplent, impuissants, cette mortelle obstination d'abrutis. ■